379

379

OMASIS,

OU

JOSEPH EN ÉGYPTE,

TRAGEDIE;

PAR BAOUR-LORMIAN.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Français, le 14 septembre 1806.

43044
3

PERSONNAGES.

JOSEPH (sous le nom d'Omasis), premier ministre de Pharaon.

RHAMNÈS, prince du sang royal, et ministre disgracié.

ALMAÏS, sœur de Rhamnès, promise à Joseph.

AZAEL, confident de Joseph.

PHANOR, parent de Rhamnès.

ZAMÉ, confidente d'Almaïs.

JACOB, vieillard arabe.

SIMÉON,
BENJAMIN,
ISSACHAR,
NEPHTALI,
} enfants de Jacob.

AUTRES ENFANTS DE JACOB; personnages muets.

PEUPLE.

GARDES.

La scène est à Memphis, dans le palais de Pharaon.

OMASIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OMASIS, AZAEL.

AZAEL.

TANDIS qu'en ce palais où tout repose encore,
Luit à peine un rayon de la naissante aurore,
Quel chagrin inquiet, que je ne connais pas,
Seigneur, loin d'Azaël précipite vos pas?
Cet empire que Dieu frappe de sa colère,
Ne retrouve qu'en vous son appui tutélaire;
Pharaon vous remet le pouvoir souverain;
Tout fléchit sous vos lois; et lorsqu'un ciel d'airain
Sur nous de ses fléaux déchaînant les ravages
A la stérilité condamne ces rivages,
Vos soins, sur l'Orient par la faim tourmenté,
Versent les dons heureux de la fertilité.
Cent peuples, tour-à-tour, pressés par l'indigence,
Viennent de nos moissons partager l'abondance;
A tous les malheureux ces parvis sont ouverts,
Et l'Egypte est le champ qui nourrit l'univers.
Almaïs, jeune et belle, à votre amour promise,

Par les nœuds les plus saints doit vous être soumise;
Et des pleurs malgré vous s'échappent de vos yeux!
Qui peut troubler encor des jours si glorieux?
Rhamnès, le seul Rhamnès, dans sa coupable envie,
S'efforce d'obscurcir l'éclat de votre vie.
Seigneur, oserait-il conspirer en secret?

OMASIS.

Mes yeux sur ses complots ne s'ouvrent qu'à regret.
Jaloux de la faveur dont m'honore son maître,
Il me combat dans l'ombre, et me poursuit en traître.
Cependant si, toujours insensible à ma voix,
Il osait lâchement s'armer contre mes droits,
Je saurais bien punir cette arrogance extrême,
Et défendre un pouvoir que je tiens de Dieu même.
Mais un soin plus pressant fait palpiter mon cœur;
Le trouble où tu me vois est celui du bonheur;
Le ciel vient d'exaucer ma constante prière:
Aujourd'hui même, ici, j'embrasserai mon père.
Ce vieillard, qu'en ces murs appelle mon amour,
Jacob, est le mortel qui me donna le jour.
Son nom à ton oreille est arrivé sans doute?

AZAEL.

Vous, son fils? Et comment dans l'esclavage?...

OMASIS.

Ecoute.

Sur ces bords étrangers, esclave comme toi,
Au milieu des secrets confiés à ta foi,
Je te cachai toujours mon nom et ma patrie.

Apprends, apprends enfin qu'une noire furie
De mes frères jaloux égarant la raison,
Avait banni la paix du sein de ma maison;
Que pour les adoucir ma tendresse fut vaine;
Qu'un jour, s'abandonnant à leur aveugle haine,
Ils chargèrent de fers mes mains jeunes encor,
Et, sourds à mes sanglots, vendirent à prix d'or
Un frère infortuné qui n'avait d'autres armes
Que son amour pour eux, et son âge, et ses larmes.
Par un maître barbare en Égypte traîné,
A de honteux travaux je me vis condamné.
Jusque dans mes malheurs un reste de courage
Me fit sans désespoir supporter l'esclavage.
Alors un songe affreux, et du ciel descendu,
Sur le trône agitait Pharaon éperdu.
En vain, épouvanté d'un présage funeste,
Il voulait expliquer la volonté céleste;
De ce songe fatal le sens mystérieux
Echappait aux devins rassemblés en ces lieux.
Le Seigneur, confondant leur raison insensée,
De ses profonds décrets éloignait leur pensée.
Tu te souviens, ami, qu'aux rivages du Nil,
Dans ces jours malheureux et d'opprobre et d'exil,
D'un de nos compagnons je pénétrai le songe.
Heureux si mon arrêt n'eût été qu'un mensonge!
Mais ma bouche servit d'interprète au Très-haut,
Et le sang de Nabal coula sur l'échafaud.
De ma prédiction, hélas! trop confirmée,

Jusque dans ce palais la rumeur fut semée.
Pharaon en conçut un terme à son ennui.
Son ordre souverain m'appela devant lui.
Le ciel encore aidant ma faible intelligence,
J'osai prédire au roi qu'à sept ans d'abondance
Succéderaient bientôt sur le monde attristé
Sept ans de sécheresse et de stérilité.
Il en crut mes conseils ; et, chargé par lui-même
Du soin de prévenir la colère suprême,
Des superbes moissons qui flottaient sur ces bords
Mon zèle prévoyant recéla les trésors ;
Et depuis que le ciel, fidèle à ses promesses,
Au loin a déployé ses fureurs vengeresses,
Sur les peuples voisins étendant mes secours,
De leurs calamités j'ai suspendu le cours ;
Tous viennent à Memphis prier ma bienfaisance.
Un jour, des étrangers, admis en ma présence,
Pâles et succombant sous le poids des douleurs,
Me présentent un or qu'ils arrosent de pleurs :
Malgré quinze ans d'absence et leurs longues misères,
En eux, cher Azaël, je reconnus mes frères.

AZAEL.

Ciel!

OMASIS.

Mon exil, mes maux, et leur inimitié,
Tout à leur seul aspect soudain fut oublié.
Sans égard pour un rang dont la pompe orgueilleuse
Force même au respect cette cour dédaigneuse,
J'allais contre mon sein tour-à-tour les presser ;

De mon empressement Dieu parut s'offenser;
Il m'ordonna de feindre; et, calme en apparence,
J'osai leur demander le lieu de leur naissance,
S'ils habitaient ensemble au toit de leurs aïeux,
Si leur père voyait la lumière des cieux?
J'appris que ce vieillard, dans ses foyers rustiques,
Modèle de la gloire et des vertus antiques,
Traînait ses derniers jours aux noirs chagrins livrés.
C'en était trop, ami, pour mes sens déchirés.
Je voulus le revoir; et, sous un front austère,
Déguisant de mon cœur le trouble involontaire,
J'ordonnai que Jacob, entouré de ses fils,
Montrât ses cheveux blancs aux peuples de Memphis.
De leur foi cependant je réclamai deux gages.
Siméon, Benjamin, retenus en ôtages,
Benjamin, de mon père et l'orgueil et l'amour,
Depuis près de six mois vivent dans cette cour.

AZAEL.

Eh quoi! ce Siméon qui dans la solitude
Egarant sa rêveuse et sombre inquiétude,
Semble fuir nos regards et repousse nos vœux;
Ce jeune Benjamin...

OMASIS.

Sont mes frères tous deux.
Cette pourpre, cet or, l'éclat qui m'environne,
Et ce nom d'Omasis que l'Egypte me donne,
Et mes traits qu'ont flétris ces climats embrasés,
Tout dérobe Joseph à leurs yeux abusés.
Ce palais que j'habite est aussi leur demeure;

Invisible pour eux, je les vois à toute heure ;
Et les grands de la cour, à mes ordres soumis,
Les traitent en égaux, leur parlent en amis.
Ne t'en étonne pas : ils ont droit de prétendre
Aux égards empressés qu'Omasis leur fait rendre.
Ces enfants de Jacob, étrangers à nos lois,
Sous de simples habits cachent le sang des rois.
Abraham, qui jadis par son obéissance
Mérita qu'avec lui le ciel fît alliance,
Abraham, mon aïeul, leur légua pour trésors
Dothaïm, Chanaan, et leurs fertiles bords.
Ils règnent loin du Nil ; et tu croiras sans peine
Que malgré les honneurs dont j'entoure leur chaîne,
Ils regrettent toujours les champs aimés des cieux,
Où dans l'indépendance ont vécu leurs aïeux.
Hélas ! jusqu'à ce jour imploré par mes larmes,
De leur doux entretien j'ai refusé les charmes.
J'aurais pu me trahir : Jacob arrive enfin ;
Il arrive, et je veux l'apprendre à Benjamin.
D'ailleurs à lui parler un autre espoir m'invite.
Tu vois que Siméon et me craint et m'évite.
Peut-être à Benjamin de son trouble inquiet
Il aura, malgré lui, révélé le secret.
Mais s'il avait pu feindre aux regards de son frère,
Je veux approfondir moi-même ce mystère ;
Parler à Siméon ; dans son cœur agité
D'un regard pénétrant chercher la vérité,
Et m'assurer enfin si ce cœur est victime,
Ou d'un vrai repentir, ou d'un penchant au crime.

Grand Dieu ! s'il se pouvait qu'un généreux remord
De son frère trahi lui fit plaindre le sort !
S'il regrettait Joseph, s'il abjurait la haine,
Oh! qu'il me serait doux de terminer sa peine,
Et, calmant les ennuis dont il est oppressé,
D'oublier un forfait par ses pleurs effacé!

AZAEL.

Ah ! que vous méritez un bonheur sans nuage !
Et de combien de maux ce jour vous dédommage !
L'encens fume par-tout, et les yeux paternels
Vous verront consacrer par des nœuds solennels
Cette sainte alliance, et cette pure flamme....

OMASIS.

Cher Azaël, lis mieux dans le fond de mon ame.
Oui, la belle Almaïs a trop su me charmer,
Et, si j'en crois mon cœur, il est doux de l'aimer ;
Mais dans ce jour heureux la nature est plus forte.
Sur tout autre désir sa puissance l'emporte;
Elle seule remplit ces fortunés moments ;
Je ne vois que mon père et ses embrassemens.

AZAEL.

Seigneur, voici Rhamnès.

SCÈNE II.

RHAMNÈS, PHANOR, OMASIS, AZAEL.

OMASIS.

Prince l'instant s'apprête
Où d'un auguste hymen va s'ordonner la fête.
Mais lorsque votre sœur me choisit pour époux,

Que les liens du sang vont m'unir avec vous,
Votre injuste fureur se réveille ; et j'ignore
Quel dessein contre moi vous méditez encore.

RHAMNÈS.

Me soupçonneriez-vous de quelque trahison?

OMASIS.

Prince, je le pourrais peut-être avec raison ;
Et cependant mon cœur que votre haine accable
Aurait trop à gémir de vous trouver coupable.

RHAMNÈS.

Par vos doutes, seigneur, injustement blessé,
Je devrais seul me plaindre et me croire offensé.

OMASIS.

Je puis tout oublier, et vous chérir en frère.
Mais ne me forcez pas à me montrer sévère.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

RHAMNÈS, PHANOR.

Il n'est donc plus d'espoir, et la faveur des dieux
Seconde les projets de cet audacieux!
Il me brave! ma honte est enfin résolue.
Pharaon fait parler sa puissance absolue.
En vain à ses genoux humiliant mon front,
J'ai voulu me soustraire à ce mortel affront :
Rien n'a pu le fléchir ; sa parole est donnée.
Demain doit s'accomplir ce fatal hyménée.

PHANOR.

A quel titre, seigneur, usurpe-t-on vos droits?

Depuis quand la nature obéit-elle aux rois ?
Qu'à vos vœux Pharaon soit propice ou contraire,
De la belle Almaïs n'êtes-vous pas le frère ?

RHAMNÈS.

Phanor, ils ne sont plus les jours de ma grandeur,
Ces jours où Pharaon, content de sa splendeur
Et de l'éclat pompeux qui suit le diadème,
Confiait à mes mains l'autorité suprême.
Un vain songe, effrayant ses crédules esprits,
De mes soins sans retour me fit perdre le prix.
Un esclave parut ; et sa feinte sagesse
Du monarque tremblant subjugua la faiblesse ;
Et moi, déchu d'un rang que j'avais mérité,
Sans honneurs, et témoin de sa prospérité,
Je cache dans mon sein le fiel qui me dévore.
Mais c'est trop m'avilir ; ... il en est temps encore :
Ma vengeance s'apprête ; et peut-être demain
Les peuples de Memphis n'auront qu'un souverain.

PHANOR.

Au moins des conjurés la foi vous est promise ?

RHAMNÈS.

La moitié de la cour en secret m'est soumise ;
Et pourtant je ne sais quel obstacle jaloux
Déroba si long-temps Omasis à mes coups.
Le traître charme encor l'aveugle multitude.
Les peuples qu'il nourrit, nés pour la servitude,
Soit crainte, soit amour, proclament ses bienfaits,
Et sous un joug superbe ils rampent satisfaits.
Les princes et les grands partagent ma colère ;

Mais leur foule balance, ou tremble, ou délibère.
Je n'ai pu de leur bouche obtenir qu'un serment,
Et ma haine a besoin d'un nouvel instrument.
Tu connais Siméon et son humeur farouche :
C'est lui que j'associe au destin qui me touche.

PHANOR.

Quoi de ce vil esclave empruntant les secours,
Vous daignez le charger du bonheur de vos jours ;

RHAMNÈS.

Cher Phanor, cet esclave à tes yeux méprisable,
Peut lui seul me prêter un appui favorable ;
Car je n'ignore pas à quels périls certains
Une telle entreprise expose mes destins.
Je peux manquer le but où ma vengeance aspire.
Alors, contraint à fuir, dans tout ce vaste empire
Il n'est plus désormais un asile écarté
Qui me cache au pouvoir d'Omasis irrité...
Siméon est un chef de ces peuples sauvages
Qui couvrent du Jourdain les stériles rivages,
Et qui, tout à la fois et pasteurs et guerriers,
Conduisent des troupeaux et domptent des coursiers.
L'appui de Siméon m'encourage et m'assure
Au fond de Chanaan une retraite sûre.
Et si de mes complots le fil est découvert,
Je pars, et mes trésors me suivent au désert.

PHANOR.

Mais croyez-vous, seigneur, qu'à vos désirs fidèle,
Siméon embrassant votre auguste querelle...

RHAMNÈS.

Au sein de ce palais trop long-tems arrêté,
Il déteste l'auteur de sa captivité.
Déjà plus d'une fois j'ai su dans le silence
De ses ressentiments nourrir la violence.
Qu'un nouvel entretien décide son courroux.
Je n'ai qu'à dire un mot, il tombe à mes genoux.
J'ai surpris le secret de toute sa pensée :
Il combat vainement une flamme insensée ;
Il brûle pour ma sœur.

PHANOR.

Pour Almaïs !

RHAMNÈS.

Je veux
Par un adroit détour favoriser ses vœux.
Et d'ailleurs Siméon croit pouvoir sans audace
Elever son orgueil à celui de ma race.
Il rougit de sa chaîne, et sa bouillante ardeur
De je ne sais quel sang a rêvé la splendeur ;
Il se prétend issu des premiers rois du monde.
Je caresse l'erreur où son espoir se fonde :
Je brigue son secours ; et, pour mieux l'obtenir,
J'éblouis ses regards d'un brillant avenir.
Mais ne crois pas, Phanor, que ma lâche indulgence
Lui tienne des sermens dictés par la vengeance.
Qu'il frappe, que son bras protège mes efforts :
Son salaire s'apprête et l'attend chez les morts.
Par mon ordre en ces lieux il va bientôt paraître.

Puisse-t-il à ma voix s'armer contre le traître.
Et montrant à mes yeux un triomphe si doux,
Du sceptre de Memphis!.. Mais il vient : laisse-nous.

SCÈNE IV.

SIMÉON, RHAMNÈS.

SIMÉON.

A vos ordres, seigneur, empressé de me rendre,
J'accours : de Siméon que pouvez-vous attendre ?
Captif en ce palais, vos bontés quelquefois
Du fardeau qui m'accable ont soulagé le poids.
Puis-je enfin m'acquitter de ma reconnaissance ?

RHAMNÈS.

Si le ciel en mes mains eût laissé la puissance,
Peut-être mes bienfaits au fond de votre cœur
Auraient su ramener la paix et le bonheur.
Mais l'éclat de mon nom n'est pour moi qu'un vain titre.
Un autre de l'empire est le maître et l'arbitre.
Il peut tout : le destin seconde ses projets;
Et Pharaon s'abaisse au rang de ses sujets.
Cependant cette cour qu'un tel maître humilie
A ma haine en secret s'attache et se rallie.
On déplore du roi l'aveuglement fatal,
Et pour venger le trône on n'attend qu'un signal.

SIMÉON.

Retenu dans Memphis par un ordre funeste,
J'ai le droit de gémir : c'est le seul qui me reste.

RHAMNÈS.

Sous un joug oppresseur quiconque est abattu
S'arme du noble orgueil qui sied à la vertu.
Que l'Égypte pour vous devienne une patrie.
Je veux rendre le calme à votre ame flétrie.

SIMÉON.

Qu'espérez-vous de moi ?

RHAMNÈS.

Tout, si vous secondez
Les desseins que sur vous ma vengeance a fondés.

SIMÉON, *d'une voix sombre.*

Sur moi, sur un esclave !

RHAMNÈS.

Êtes-vous fait pour l'être ?
Votre haine à mes yeux sans détour doit paraître.
N'est-ce point Omasis qui cause vos chagrins ?
N'avez-vous pas souffert ses superbes dédains ?
Depuis près de six mois que ses ordres sévères
Vous exilent des champs habités par vos frères,
Du sommet d'un pouvoir qu'il usurpa sur nous,
A-t-il daigné jamais descendre jusqu'à vous,
Et, tendant à vos maux une main protectrice,
De votre exil au moins corriger l'injustice ?
Moi seul, plaignant ici vos chagrins douloureux,
Je voudrais vous promettre un destin plus heureux,
Vous voir auprès du trône à la seconde place.
Mais il faut qu'Omasis, puni de son audace,
Qu'Omasis qui vous hait...

SIMÉON.

Je sais que son orgueil
Répand sur mes destins l'amertume et le deuil.
Faut-il vous l'avouer ? à sa première vue
Je me sentis glacé d'une crainte imprévue ;
Malgré moi je pâlis. Ses regards, ses accens,
D'un trouble inexprimable agitèrent mes sens.
Son aspect à la fois m'afflige et m'importune.
Le faste de sa cour blesse mon infortune.
Je ne peux librement y plaindre mes revers.
Je sens que j'ai besoin du calme des déserts.
Pour moi depuis longtems les déserts ont des charmes;
Ils sont accoutumés à recueillir mes larmes ;
Et même en cet instant où vos nouveaux bienfaits...
Ah ! quand pourrai-je fuir cet odieux palais ?

RHAMNÈS.

Perdez un vain espoir. Le tyran qui nous brave
Sait enchaîner, mais non affranchir un esclave.
Je vous dirai bien plus : le perfide à vos maux
Brûle d'associer des esclaves nouveaux.
Sans doute il a proscrit votre famille entière.
En ces climats lointains appelant votre père...

SIMÉON.

De quelle horrible image effrayez-vous mes yeux !
Quoi ! Jacob, un vieillard digne de ses aïeux,
Qui jusqu'à ce moment n'eut que le ciel pour maître,
Eloigné sans retour des bords qui l'ont vu naître,
Viendrait humilier au déclin de ses ans
La gloire de son nom et de ses cheveux blancs !
S'il était vrai !...

RHAMNÈS.

Non ; non, j'en conçois le présage ;
Vous saurez échapper à ce dernier outrage,
Punir un vil tyran qui vous tient enchaîné,
Et lui rendre un affront à Jacob destiné.
Memphis au désespoir nous demande vengeance;
Tous deux, pour la servir, marchons d'intelligence.
Que mes vastes projets par vous soient accomplis.
Alors formez des vœux... ils seront tous remplis.

SIMÉON, *à part.*

Tous !

RHAMNÈS.

L'Égypte connaît et plaint votre disgrace,
Elle sait quels aïeux ont fondé votre race ;
Et qu'aux plaines d'Hébron, où fleurissent leurs lois,
Le pâtre indépendant marche l'égal des rois.
Mais l'espoir qui m'anime a passé dans votre ame,
Une ardeur généreuse à ma voix vous enflamme ;
De mes vaillans amis les vœux sont exaucés :
Votre appui seul manquait à nos cœurs offensés ;
Et je cours, dans l'excès du zèle qui m'inspire,
Déterminer l'instant qui doit sauver l'empire.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

SIMÉON.

Que me propose-t-il ? ai-je bien entendu ?
Le bonheur par ses soins me serait-il rendu ?
Et des jours plus sereins... Insensé ! je m'égare.
Qui, moi, m'associer à ce projet barbare !

Déjà si criminel, encor le devenir !
Joseph était mon frère... ô fatal souvenir !
N'est-ce pas moi, grand Dieu ! qui, sourd à sa tendresse,
Aux enfants d'Ismaël ai vendu sa jeunesse !
Perdu pour sa famille, errant sous d'autres cieux,
Si le trépas encor n'a point fermé ses yeux,
Sous le poids de ses fers innocente victime,
Il appelle en pleurant la foudre sur mon crime.
Le ciel en fut témoin, et son courroux vengeur
Au remords dévorant abandonna mon cœur.
Depuis ce jour affreux, accablé de misère,
Contraint à redouter les caresses d'un père,
D'un vieillard dont ma haine a détruit le repos,
Confiant au désert mon trouble et mes sanglots,
J'ai supplié la mort.... la mort inexorable
N'a point voulu se rendre aux desirs du coupable.
L'Egypte et l'Arabie ont connu mes douleurs ;
Et dans tous les climats je traîne mes malheurs.
Hélas ! c'était trop peu des tourmens que j'endure,
Il fallait que l'amour irritât ma blessure....
(*Avec réflexion.*)
Si par moi de Rhamnès les vœux étaient remplis,
Je verrais, m'a-t-il dit, tous les miens accomplis !..
Alors, jusqu'à sa sœur portant mon espérance,
Almaïs... Ah ! plutôt évitons sa présence,
Et, ramenant la paix dans ce cœur abattu,
Conservons, s'il se peut, un reste de vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIÈRE.

ALMAÏS, ZAMÉ.

ZAMÉ.

Enfin le jour s'avance où de votre hyménée
Doit briller dans ces murs la pompe fortunée ;
Où de vingt nations les chants religieux
Au bonheur d'Almaïs inviteront les dieux.
Il est tems de chasser votre mélancolie :
Considérez l'amant à qui le sort vous lie.

ALMAÏS.

Tu sais de quel espoir mon cœur est animé,
Et combien Omasis mérite d'être aimé !
Mais depuis quelques jours, cherchant la solitude,
J'ignore quel devoir ou quelle inquiétude
L'éloignent du palais ; et, s'il revient à moi,
Lors même que ses yeux m'assurent de sa foi,
Un trouble involontaire élevé dans son ame,
En ma présence encor le distrait de sa flamme.
L'aspect de Siméon, ce farouche étranger,
Tout ensemble l'émeut et paraît l'affliger.
Il parle d'un vieillard, d'un destin moins contraire,
Et semble me cacher quelqu'important mystère.
Ce n'est pas qu'un soupçon inquiet et jaloux
Insulte le mortel qui sera mon époux.

Almaïs à ce point ne peut s'être abaissée.
Mais un triste présage occupe ma pensée,
Et l'heureux avenir, qui fait tout mon orgueil,
Se couvre à mes regards d'un long voile de deuil.
Un noir pressentiment malgré moi me dévore.

ZAMÉ.

Loin de vous ces terreurs! Eh! que peut craindre encore,
Quand Pharaon lui-même a prévenu son choix,
L'amante d'Omasis et la fille des rois?

ALMAÏS.

Plaise aux dieux que le sang dont j'ai reçu la vie
Ne soit pas un sujet de discorde et d'envie!
L'éclat de ma naissance intimide mon cœur.
Plus obscure, j'aurais plus de droits au bonheur.
Que ne m'est-il permis de dépouiller moi-même
La pompe de ce rang voisin du diadème!

ZAMÉ.

Eh quoi! d'un sort si beau méprisant les bienfaits!...

ALMAÏS.

Je ne vois qu'Omasis.

ZAMÉ.

Vos vœux sont satisfaits.
Du roi qui vous chérit la bonté tutélaire...

ALMAÏS.

Mon hymen de Rhamnès enflamme la colère.
En vain, pour admirer le sauveur de Memphis,
L'Egypte et l'univers ont les yeux d'Almaïs;
En vain les malheureux dont il sèche les larmes

Pour soumettre les cœurs lui fournissent des larmes;
En vain tout le bénit : mon frère sans retour
Lui seul ferme l'oreille à ces transports d'amour.
Lui seul prodigue encor la menace et l'injure.
Il va tout employer pour me rendre parjure.
N'importe : je serai fidèle à mes liens.
La nature a ses droits, mais l'amour a les siens.
Le voici : Justes dieux, touchez son ame altière!

SCÈNE II.

RHAMNÈS, ALMAÏS, ZAMÉ.

RHAMNÈS.

Princesse, dois-je encor me nommer votre frère?
Et la raison, sur vous reprenant son pouvoir,
De souscrire à mes lois vous fait-elle un devoir?
Mes aïeux irrités dans la tombe frémissent.
A leurs ressentiments mes prières s'unissent.
Du sort qui me poursuit combattez la rigueur;
Armez-vous de l'orgueil qui convient à ma sœur;
Et rejetant la main d'un traître qui m'offense...

ALMAÏS.

Seigneur, c'est trop garder un coupable silence.
Le respect, ou peut-être une juste pudeur,
Des feux dont je brûlais vous ont caché l'ardeur.
Lorsque le roi, daignant régler ma destinée,
Ordonna sous vos yeux que ma main fût donnée,
Vous pûtes, tout entier au besoin de haïr,
Croire que votre sœur ne faisait qu'obéir.
Il n'est plus temps de feindre. Omasis sut me plaire.

Ma foi de ses vertus est le digne salaire.

RHAMNÈS.

Sans égard pour les nœuds qui m'unissent à vous,
Votre amour insensé choisit un tel époux !
Ne vous souvient-il plus quels furent nos ancêtres ?
Que l'Egypte autrefois les reconnut pour maîtres?
Que notre race enfin que vous déshonorez
Remonte aux immortels sur le Nil adorés ?
Abjurez une erreur à vous-même funeste.
Peut-être l'insolent que cette cour déteste
A de son faste vain ébloui vos regards ?
Vil esclave introduit au sein de ces remparts,
Un caprice du prince éleva sa bassesse
Au faîte d'un pouvoir dont la splendeur me blesse;
Un caprice nouveau peut l'en précipiter.
Mais ce rang orgueilleux où je l'ai vu monter
N'était-il pas le mien ? Et votre ame préfère
La gloire de ce traître à la gloire d'un frère ?
Et vous m'osez encore avouer votre amour ?

ALMAÏS, *vivement.*

Que m'importe le sang dont il reçut le jour ?
Je ne vois que sa gloire, et l'éclat dont il brille ;
Les vertus d'Omasis lui servent de famille.
Ces pompeux monuments à sa voix élevés,
Les jours des nations par ses soins conservés,
Le respect de Memphis qui par-tout l'environne,
Voilà ses vrais aïeux, ses droits, et sa couronne.
En m'unissant à lui par le plus saint des nœuds,
Et du peuple et du roi j'acquitte tous les vœux.

Je pourrais dire plus, seigneur, il vous honore ;
Votre douleur l'afflige ; et le ciel qu'il implore
Dans son plus doux espoir ne le sert qu'à moitié,
Si votre cœur s'obstine à son inimitié.

RHAMNÈS.

Il connaît donc ma haine?... Eh bien, qu'il la partage !
Mais qu'éloignant de vous son téméraire hommage,
Il m'épargne un affront trop pénible pour moi.

ALMAÏS.

Je pourrais refuser l'hommage de sa foi,
Renoncer à l'hymen que Pharaon désire,
Moi, seigneur ?

RHAMNÈS, *avec un sourire amer.*

Rendez-vous aux vœux de cet empire.
Pour la dernière fois mon orgueil offensé
A la sœur de Rhamnès s'est en vain adressé.
Près de vous désormais il n'est rien qui m'arrête.
Adieu. De votre hymen qu'on ordonne la fête.

SCÈNE III.

ALMAÏS, ZAMÉ.

ALMAÏS.

Quel est donc le dessein qu'il semble méditer ?

ZAMÉ.

De ses emportements on doit tout redouter.

ALMAÏS.

Je tremble qu'Omasis ne se laisse surprendre.

ZAMÉ.

Les yeux de Pharaon veillent pour le défendre.

ALMAÏS.

Mon cœur sur cet espoir peut-il se reposer ?
Je suis loin d'Omasis, et l'on peut tout oser.
C'est à moi d'éclairer les pièges qu'on lui dresse;
Et les yeux de l'amour.. mais le voici.

SCÈNE IV.

OMASIS, ALMAÏS, ZAME.

OMASIS.

Princesse,
Le juste ciel enfin, m'accordant son secours,
N'oppose plus d'obstacle au bonheur de mes jours.
L'Egypte avec transport attend l'heure sacrée
Où dans le temple saint la fête préparée...
Mais quel trouble inquiet apperçois-je en vos yeux ?

ALMAÏS.

Hélas! n'avez-vous rien à demander aux dieux ?

OMASIS.

D'où peut naître...

ALMAÏS.

Faut-il, sur tout ce qui respire,
Que vos bienfaits, seigneur, n'aient pas le même empire !
Lorsque tant de vertus et tant d'augustes lois
Aux vœux de l'univers vous assurent des droits,
Que les peuples lointains conduits sur ce rivage,
En vous des immortels viennent chercher l'image,

Comment quelques ingrats dans l'ombre révoltés.. ?
Et voilà donc le prix qu'on garde à vos bontés !

OMASIS.

Rhamnès condamne seul un espoir légitime ;
Je le sais trop.

ALMAÏS.

Son cœur n'est pas fait pour le crime:
Un fol orgueil l'égare et traverse nos feux.

OMASIS.

Que ne m'est-il permis de répondre à ses vœux !
Et que ne puis-je, au gré de son impatience,
Lui transmettre le poids de la toute-puissance !
A ses désirs bientôt on me verrait céder,
Plus content d'obéir qu'heureux de commander.
Il me hait; notre amour désarmera sa haine.

ALMAÏS.

Ah ! que de ma terreur vous triomphez sans peine.
Je l'avoûrai; mon cœur peut-être en un moment
De la crainte à l'espoir passe trop aisément.
De mon incertitude en secret je m'accuse.
Je vous vois, vous entends, l'amour est mon excuse.
Un mot de votre bouche adoucit tous mes maux.
Mais lorsque je vous dois tant de bienfaits nouveaux
Ne pourrai-je à mon tour être dépositaire
De ce fatal secret que vous voulez me taire ?
Quels sont ces étrangers qui causent votre ennui ?
Et ce sage vieillard...

OMASIS.

Il arrive aujourd'hui ;
Dans une heure peut-être : et, s'il est vrai, princesse,
Qu'à l'heureux Omasis votre ame s'intéresse,
Bénissez avec moi ce grand évènement.

ALMAÏS.

Quel rapport inconnu, quel secret sentiment... ?

OMASIS.

Est-il dans l'univers un peuple si sauvage
Qui n'admire Jacob, et ne lui rende hommage ?
Horeb et Chanaan l'appellent Israël.
Long-temps de ses aïeux, saints alliés du ciel,
L'Orient reconnut la sagesse profonde.
La gloire de leur nom touche au berceau du monde;
Et Jacob, digne chef de leur postérité,
Des mains du Dieu vivant tient son autorité.
Bientôt il va combler ma plus chère espérance.
Notre heureuse union n'attend que sa présence.
C'est à lui de bénir ce moment solennel,
Et d'arrêter sur nous les yeux de l'Eternel.

ALMAÏS.

A ce charme flatteur mon ame s'abandonne.
Je vous quitte à regret; mais mon devoir l'ordonne.
Des desseins de Rhamnès je cours vous affranchir.
Il me reste des pleurs qui sauront le fléchir.

SCÈNE V.

OMASIS.

O toi, dieu d'Abraham, dieu, que mon père adore,

Permets à ton Joseph de se contraindre encore !
Dans la pourpre éclatante où tu m'as fait asseoir,
Tu sais quels vœux je forme, et quel est mon espoir;
Combien avec ennui je vois ma destinée
En ces climats lointains au pouvoir condamnée,
Et que le seul désir où s'attache mon cœur
Est de voir ma famille admise à mon bonheur !
Par mon ordre en ces lieux Benjamin va se rendre.
Sachons, sans me trahir, lui parler et l'entendre.
O mon cher Benjamin ! sous le toit paternel
Je ne reçus jamais ton baiser fraternel.
Au temps de mes malheurs ta naissante paupière
A peine du soleil essayait la lumière..
C'est lui-même... O tendresse ! ô pénibles combats!
Et le voir, et ne point le serrer dans mes bras !

SCÈNE VI.

OMASIS, BENJAMIN.

OMASIS.

Approchez, Benjamin.

BENJAMIN, *timidement.*

Seigneur !

OMASIS.

Le ciel prospère
A vos embrassements va rendre votre père.
On m'a dit envers lui votre pieux amour.
Vous le verrez.

BENJAMIN.

Bientôt...

OMASIS.

Avant la fin du jour.
Le dieu que vous servez prend soin de le conduire :
De cet évènement j'ai voulu vous instruire.

BENJAMIN.

Que de graces, seigneur, nous allons vous devoir !
Je ne suis pas le seul que ranime l'espoir.
Oui, l'aspect de Jacob, comme un astre propice,
D'un frère malheureux finira le supplice.
Qu'il me tarde en ses bras d'amener Siméon !

OMASIS.

Ainsi le vaste empire où règne Pharaon,
L'éclat de cette cour, rien ne peut le distraire,
Ni suspendre un moment sa langueur solitaire ?

BENJAMIN.

Son cœur cherche un repos qu'il n'a point obtenu.

OMASIS.

Au sein de ce palais malgré lui retenu,
Les souvenirs touchants des bords qui l'ont vu naître
Sous un ciel étranger le poursuivent peut-être.
(*A part.*)
Sans doute il est cruel de s'en voir exilé !
(*Haut.*)
Mais de quels maux encor serait-il accablé ?

BENJAMIN.

Je ne les connais pas.

OMASIS.

Depuis quand son visage
Est-il enveloppé de ce sombre nuage ?

BENJAMIN.

Je l'ignore. Mes yeux commençaient à s'ouvrir
Que déjà Siméon était las de souffrir.
Seulement on m'a dit que sa douleur amère
Naquit le même jour qui nous priva d'un frère.

OMASIS.

D'un frère! et quel malheur a terminé son sort!

BENJAMIN.

Les lions affamés lui donnèrent la mort.

OMASIS.

Quel fut son nom?

BENJAMIN.

Joseph.

OMASIS, *vivement.*

Dans un âge si tendre
Nul appui, nul secours ne put-il le défendre?
Parlez, éclaircissez mes doutes curieux.

BENJAMIN.

Les voiles de la nuit enveloppaient les cieux,
Et nos troupeaux au loin errant depuis l'aurore
Au bercail protecteur ne rentraient pas encore.
Jacob intimidé tremblait pour ses enfants.
Mais Joseph, le soutien qu'espéraient ses vieux ans,
Joseph, que près de lui retenait son jeune âge:
« O mon père, dit-il, au prochain pâturage
« Je vais porter mes pas et presser le retour
« Des enfants de Lia, si chers à ton amour.

« Va, je leur parlerai de notre impatience,
« Et des pleurs qu'Israël donne à leur longue absence ».
Il dit; et dans la plaine il s'élance soudain.
Déjà brillaient la pourpre et l'azur du matin;
Il ne revenait pas; mais à l'heure brûlante
Où s'ouvre du midi la route étincelante,
Pâles, défigurés, et couverts de sueur,
De leurs troupeaux suivis, mes frères... ô douleur!
Siméon, à leur tête, et d'une main tremblante,
Offre aux yeux de Jacob une robe sanglante;
La robe de Joseph, qui, dans l'ombre égaré,
Par des monstres cruels vient d'être dévoré.
J'étais bien jeune alors et ne pouvais comprendre
D'où naissaient tous les pleurs que je voyais répandre.
Mais quand l'âge eut enfin éclairé ma raison,
Je partageai le deuil de toute ma maison.

OMASIS, *à part.*

Cruels! c'était donc peu d'outrager la nature.
Vous avez au forfait ajouté l'imposture.
(*Haut.*)
Le temps a de Jacob adouci les regrets.

BENJAMIN.

Le temps semble ajouter à ses tourmens secrets:
Le calme et le bonheur ont fui de sa demeure;
C'est avec moi qu'il souffre, avec moi seul qu'il pleure
De son fils bien-aimé le funeste trépas;
Et mes soins assidus ne le consolent pas.

Que dis-je ? mes regards, mes traits, et mon langage,
Ma voix, tout de Joseph lui retrace l'image.
Par nos tremblantes mains son tombeau fut creusé.
Triste et vain monument de nos pleurs arrosé !
A l'ombre des palmiers, dans le vallon tranquille,
Si fécond autrefois, maintenant si stérile,
Il s'élève; et Jacob, de cendre tout couvert,
Redemande son fils à ce tombeau désert.

OMASIS.

Eh bien ! je calmerai la douleur qui le presse.
Cette cour est l'asile ouvert à sa vieillesse ;
Vos frères et Jacob près de moi réunis...

BENJAMIN, *avec un effroi naïf.*

Eh quoi ! de Chanaan sommes-nous donc bannis ?
Jacob et ses enfans perdront-ils la lumière,
Sans revoir de Béthel la grotte hospitalière,
La plaine de Séir, et les champs fortunés
Qu'aux neveux d'Isaac le Seigneur a donnés ?

OMASIS.

Mon pouvoir en ces lieux vous fonde une patrie.

BENJAMIN.

Celle où Dieu nous fit naître est la seule chérie.

OMASIS.

Mes bienfaits pour Jacob seraient-ils sans appas ?

BENJAMIN.

La tombe de Joseph est-elle en ces climats ?

OMASIS, *se contenant.*

Cher enfant !... qu'Israël conserve l'espérance.

BENJAMIN.

Si du moins Siméon de sa longue souffrance
Respirait à l'abri de vos soins généreux!
Mon père, j'en suis sûr, serait moins malheureux.
Mais pourquoi Siméon à ma sollicitude
Cache-t-il le secret de son inquiétude!
Ah! de quelques ennuis que son cœur soit troublé
S'il pouvait vous entendre il serait consolé.
Image du Seigneur, votre bonté touchante
Accueille l'infortune à vos pieds gémissante.
Timide, devant vous, je venais malgré moi.
J'ose vous écouter, et je n'ai plus d'effroi.

OMASIS, *ému au dernier point.*

J'aime à voir la pitié qu'un frère vous inspire.
Peut-être il n'est pas loin d'un repos qu'il désire.
Montrez-lui de Jacob les soins consolateurs;
Prodiguez à ses maux le charme de vos pleurs.....
Allez; espérez tout de sa reconnaissance,
Et du dieu d'Israël, et de votre innocence.

SCÈNE VII.

OMASIS.

Ah! respirons enfin du trouble où je me vois.
Cet entretien naïf, cette touchante voix,
Ces pieux souvenirs présens à ma pensée,
Tout retombe à la fois sur mon ame oppressée.
Il est donc vrai; Jacob, usé par la douleur,
Du fils qu'il a perdu déplore le malheur!

Sous le poids des regrets sa vieillesse succombe ;
Il appelle Joseph, il pleure sur sa tombe...
Sur sa tombe !... et je vis ; et bientôt en ces lieux
Ce père infortuné, conduit devant mes yeux,
Va retrouver son fils que le ciel lui renvoie !
Mais, grand Dieu! dans mes bras s'il expirait de joie!
Je sens mon cœur frémir !... Ah! ménageons le sien.
Préparons par degrés, dans plus d'un entretien,
Son âge et sa faiblesse à l'aveu plein de charmes
Qui doit tarir enfin la source de ses larmes.
Chère Almaïs ! pardonne à mon égarement,
Ta main ne suffit pas à ton heureux amant.
Après quinze ans de deuil, après tant de misère,
Il manque à mon bonheur un regard de mon père.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

ALMAÏS, ZAMÉ.

ALMAÏS.

Chère Zamé, les dieux sensibles à ma plainte
Bannissent de mon cœur le soupçon et la crainte.
J'ai fléchi de Rhamnès l'implacable courroux ;
Il consent qu'Omasis devienne mon époux.

ZAMÉ.

Mais n'en croyez-vous pas une apparence vaine ?

ALMAÏS.

Pour cesser de haïr faut-il donc tant de peine ?
Oui, Rhamnès est sincère ; il est né généreux.
Eh ! pouvait-il long-temps se montrer rigoureux ?
Insensible à mes pleurs, pouvait-il méconnaître
Les vertus d'Omasis, et l'ordre de son maître ?

ZAMÉ.

Princesse, pardonnez un doute injurieux :
Puissent sur vos destins veiller les justes dieux !
Et bientôt de l'hymen la flatteuse assurance....
Mais on vient.

ALMAÏS.

Siméon !

ZAMÉ.

Evitez sa présence ;
Laissons-le à ses chagrins.

ALMAÏS.

Et pourquoi l'éviter ?
L'aspect d'un malheureux est-il à redouter ?
Tu sais qu'à ses destins Omasis s'intéresse.
Et la pitié jamais ne fut une faiblesse.

SCÈNE II.

SIMÉON, ALMAÏS, ZAMÉ.

SIMÉON, *sans la voir.*

Oui, je saurai me vaincre : espérons qu'à la fin
Et la haine et l'amour se tairont dans mon sein.

ALMAÏS.

Faut-il qu'à vos tourmens abandonné sans cesse,
Rien ne puisse de vous écarter la tristesse !
Ne verra-t-on jamais de vos traits obscurcis
S'éloigner la pâleur et les mornes soucis ?

SIMÉON.

Jamais.

ALMAÏS.

De vos chagrins la cause est ignorée.
Omasis, qui voudrait à votre ame égarée
Rendre ce calme heureux qu'elle semble appeller,
Par de nouveaux bienfaits saura vous consoler.

SIMÉON.

Omasis ! ah ! plutôt dans ma douleur extrême
Laissez-moi me flatter que vous daignez vous-même
Plaindre en secret... mais non, fuyez loin d'un mortel
Dès le berceau promis aux vengeances du ciel.

Conduit en ces climats par les ordres d'un père
Que menaçait la faim au bout de sa carrière,
Loin de la solitude où se plaisent mes maux,
J'ai vu se succéder mille tourmens nouveaux...
Etranger en tous lieux, je ne sais quel orage
Bat et poursuit mes jours de rivage en rivage.
Oh! s'il était permis de me rendre à l'espoir,
Quelle autre qu'Almaïs en aurait le pouvoir!
Quelle autre... pardonnez au trouble qui m'égare;
Du bonheur, sans retour, mon destin me sépare!
Et ce n'est pas ici qu'il renaîtrait pour moi!

ALMAÏS.

Au nom des dieux puissans, écartez cet effroi.
J'ose entrevoir un terme à vos longues disgraces.
Le ciel n'a pas toujours accompli ses menaces;
Il accueille les pleurs qui lui sont adressés....
Eh! quels vœux Omasis n'a-t-il point exaucés?
Quel cœur à son aspect, à sa voix secourable
Ne soulève un moment le fardeau qui l'accable?
Osez de votre sort vous reposer sur lui.

SIMÉON.

Puisqu'il est généreux, qu'il m'accorde aujourd'hui
Le bien, l'unique bien que je chérisse encore,
Ma liberté! C'est vous qu'en ma faveur j'implore;
Obtenez d'Omasis ce bienfait précieux.
Que je puisse à l'instant abandonner ces lieux!
Voilà tout mon désir, voilà ma seule joie.
Qu'à mes sombres langueurs, loin de l'Egypte en proie,

Je retourne au désert dont je fus séparé,
Et que la paix renaisse en mon cœur déchiré !

ALMAÏS.

Ainsi vous refusez, à vous-même contraire,
L'appui que doit vous tendre une main tutélaire !
Dans ce brillant palais ne pouvez-vous bannir
Des rives du Jourdain l'importun souvenir ?
Du plus beau de mes jours la pompe est ordonnée ;
Déjà fume aux autels l'encens de l'hymenée ;
C'est demain que j'engage, et mes vœux, et ma foi
A l'auguste mortel qui me tient sous sa loi.
Au milieu des transports de la publique ivresse,
Ne calmerez-vous point la douleur qui vous presse ?
Votre famille entière, admise auprès de nous,
Doit rehausser l'éclat d'un moment aussi doux.

SIMÉON.

Qui, nous, orner sa fête ! O fureur ! à quel titre
Des enfants de Jacob s'est-il rendu l'arbitre ?
Nous, flatter son orgueil ! nous, souffrir...

ALMAÏS.

Arrêtez :
Est-ce bien Omasis à qui vous insultez ?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette humeur farouche
Qu'irrite la pitié, qu'aucun bienfait ne touche,
Importune mes yeux, et blesse la fierté
D'un rang que près de vous déposait ma bonté ;
Lorsque près d'un captif je daignais en descendre,
A ses respects encor j'avais droit de m'attendre.

Quoi qu'ordonne Omasis, gardez-vous d'oublier
Qu'obéir à ses lois n'est point s'humilier.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

SIMÉON.

Tous mes sens ont frémi d'une terreur soudaine ;
Il ne me restait plus qu'à mériter sa haine.
O fatale beauté, voilà donc tes adieux !
Et tu crois que, témoin d'un hymen odieux...
Ciel, qui dans ta fureur me donnas l'existence,
Qui par tant de revers éprouves ma constance,
Dont le bras sur mes jours aime à s'appesantir,
Toi, que n'ont pu toucher quinze ans de repentir,
Enfin protège-moi, lorsque tout m'abandonne !
L'abyme est sous mes pas, le crime m'environne ;
Je voulais fuir... c'est toi qui ne l'as point permis.
Eh bien, à ta colère aveuglément soumis,
Je n'écouterai plus que l'excès de ma rage,
Et mes nouveaux forfaits seront ton seul ouvrage !
Du tyran qui m'enchaîne ordonnes-tu la mort ?
J'obéis... mais au moins sauve-moi du remord.
Malheureux, qu'ai-je dit !

SCÈNE IV.

RHAMNÈS, SIMÉON.

RHAMNÈS.

Votre cœur magnanime
Partage-t-il enfin le courroux qui m'anime ?

SIMÉON.

Que me demandez-vous, et quel est votre espoir ?

RHAMNÈS.

Ne le savez-vous pas ?

SIMÉON.

Je crains de le savoir.

RHAMNÈS.

Avec moi désormais cessez de vous contraindre.
Songez que d'Omasis nous avons tout à craindre;
Que le moindre retard, funeste à nos projets,
Peut arrêter sur nous ses soupçons inquiets.
Mais c'est peu de punir celui qui nous offense;
Le faible Pharaon, déchu de sa puissance,
Vain fantôme de roi sur le trône endormi,
Doit au fond du cercueil suivre notre ennemi.
Qu'ils périssent tous deux ! Au gré de notre attente
S'arme des conjurés la foule impatiente.

SIMÉON.

Mes vœux seront pour vous, n'exigez rien de plus.

RHAMNÈS.

De quel trouble vos sens paraissent-ils émus ?

SIMÉON.

Mille combats divers se disputent mon ame;
Une égale fureur, et m'irrite, et m'enflamme.
Je veux la vaincre.

RHAMNÈS.

Non, il n'est plus temps.

SIMÉON.

Eh quoi!
Mon sort vous permet-il de disposer de moi?

RHAMNÈS.

Quelle indigne terreur succède à votre audace!
Faut-il encor, faut-il qu'à vos yeux je retrace
La honte et les mépris qui vous sont destinés?
Que par un ordre injuste, en ces climats traînés,
Je vous montre Jacob et vos malheureux frères
Venant de votre exil partager les misères?
Et lorsque mes amis vous offrent leurs soutiens,
Qu'ils brûlent de venger vos affronts et les miens,
Qu'ils vous laissent l'honneur de marcher à leur tête,
Je ne sais quel effroi vous glace et vous arrête!

SIMÉON.

J'abhorre d'Omasis les coupables desseins;
Mais ne me comptez point parmi ses assassins.

RHAMNÈS.

Il suffit: je vois trop qu'un honteux esclavage
Du fils des rois-pasteurs a brisé le courage;
Je ne vous presse plus: laissez, laissez ma sœur
Aux autels de nos dieux jurer son déshonneur,
Et demain se joignant au traître qui me brave,
Associer mon nom à celui d'un esclave.

SIMÉON.

D'un esclave! et comment?

RHAMNÈS.

Oui, cet audacieux

Qui jusque sur ma sœur osa lever les yeux,
Qui frappe vos regards de sa magnificence,
Au sang le plus obscur a puisé la naissance ;
Mais en dépit des vœux pour sa chûte formés,
Demain, entre ses bras, celle que vous aimez...

SIMÉON.

Que j'aime !

RHAMNÈS.

Cette ardeur que vous cherchez à taire,
Depuis long-temps pour moi n'était plus un mystère.
Je vous vis ; ma pitié consolant vos chagrins
Vous permit d'entrevoir les plus heureux destins ;
Et quand je vous pressais de servir ma vengeance,
Avec tous vos desirs les miens d'intelligence
Réservaient Almaïs...

SIMÉON.

Ne m'abusez-vous pas ?

RHAMNÈS.

J'en atteste les dieux, soutiens de ces états.
Voyez à quel destin la gloire vous appelle ;
Si le péril est grand, la récompense est belle.

SIMÉON.

Almaïs !

RHAMNÈS.

Tout un peuple affranchi par vos coups,
De bénir votre nom va se montrer jaloux ;
Votre bonheur, le mien, le salut de l'empire,
Tout repose en vos mains.

SIMÉON.

Almaïs! ô délire!

RHAMNÈS.

Frappez, elle est à vous.

SIMÉON.

Disposez de mon bras.

RHAMNÈS.

Oui, qu'Omasis...

SIMÉON.

Réglez l'heure de son trépas;
Que jusque dans son cœur ma haine vengeresse....

RHAMNÈS.

C'est l'époux d'Almaïs que sur mon sein je presse!
Mais qu'un dernier serment vous réunisse à moi.

SIMÉON.

Le prix qui m'est offert vous répond de ma foi.

RHAMNÈS.

Vous comblez tous mes vœux. L'accord de notre haine
Va rendre du tyran la chûte plus certaine.
A nos coups désormais rien ne peut le ravir,
Et déjà mille bras sont prêts à nous servir.
(*On entend du bruit.*)
On vient... séparons-nous.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

OMASIS, SIMÉON.

SIMÉON, *à part.*

Ciel! Omasis lui-même!

OMASIS.

Demeurez, Siméon. Par un ordre suprême
Depuis qu'en ce palais vos pas sont retenus,
De vos chagrins profonds et toujours inconnus,
J'ai cru ne pas devoir pénétrer le mystère:
Mais sur les bords du Nil arrive votre père;
L'allégresse l'attend au sein de nos remparts;
Et je ne prétends pas que ses premiers regards
S'arrêtent sur un fils à la douleur en proie,
Et que votre tristesse empoisonne sa joie.

SIMÉON.

Mes maux par son aspect ne seront point calmés;
Et ses yeux à mes pleurs se sont accoutumés.

OMASIS.

Il est temps d'appaiser cette longue souffrance.
Siméon, vous pouvez renaître à l'espérance.

SIMÉON.

Je n'en ai pas besoin, et des consolateurs,
Loin de les adoucir, irritent mes douleurs.

OMASIS.

Se peut-il qu'à ce point ma pitié vous afflige?
Parlez-moi sans détours, votre intérêt l'exige.
Redoutez-vous Jacob? ma bonté près de lui
Peut en votre faveur s'employer aujourd'hui.
Bientôt à vos desirs sa tendresse rendue.....

SIMÉON, *vivement.*

Qui vous a dit, seigneur, que je l'avais perdue?

OMASIS.

Je ne le pense pas: mais parmi ses enfans

Un père a-t-il toujours de ses soins complaisans,
De son sincère amour, fait un égal partage ?
Peut-être que Jacob au déclin de son âge
Aura, sans le vouloir causant votre malheur,
Par quelque préférence affligé votre cœur ?

SIMÉON.

Sous ses augustes lois ses fils vivent ensemble.
Dans son sein vertueux sa bonté nous rassemble.
S'il était vrai pourtant que son injuste choix
Eût à l'un de ses fils transporté tous nos droits,
Je devrais par respect autant que par tendresse
D'un père à tous les yeux dérober la faiblesse.

OMASIS.

On a vu bien souvent des frères divisés,
Par un orgueil jaloux l'un à l'autre opposés ;
Bien souvent leurs débats, excités par l'envie,
De l'auteur de leurs jours affligèrent la vie.
Par eux de sa maison le calme fut absent ;
De tout juste reproche êtes-vous bien exempt ?

SIMÉON.

Eh! pour n'avoir, seigneur, nul reproche à me faire,
Sans doute il eût fallu qu'à moi-même contraire,
Je visse d'un front calme et d'un œil assuré
Sous le toit paternel un autre préféré !

OMASIS.

Siméon, le secret que trahit votre bouche
Plus que vous ne pensez m'intéresse et me touche.

SIMÉON, *troublé.*

Je n'ai rien dit.

OMASIS.

Allons, achevez de m'ouvrir
Un cœur qui saigne encore, et que je viens guérir.
C'est à moi de fermer ses blessures cruelles,
De ramener vers vous les bontés paternelles.

SIMÉON.

Qu'osez-vous dire, hélas !

OMASIS.

Quoi ! vous me repoussez !
Votre cœur se refuse à mes soins empressés ?

SIMÉON, *à part.*

O ciel !

OMASIS.

Mais plus que vous Benjamin fut sincère.

SIMÉON.

Benjamin !

OMASIS.

Il m'a dit que le trépas d'un frère
Nourrissait dans votre ame un cruel souvenir.
On le nommait Joseph. Vos yeux l'ont vu périr...

SIMÉON, *hors de lui.*

Sans doute.

OMASIS.

Et de regrets votre ame déchirée
Déplore à chaque instant sa mort prématurée ;
Et par-tout son image (*à part.*) Il se trouble ; ô bonheur !

SIMÉON, *à part.*

Joseph... Toujours ce nom brisera-t-il mon cœur ?
(*Haut.*)
Eh ! qui vous a permis de descendre en moi-même?
D'interroger mes pleurs, mon désespoir extrême ?
Je saurai m'affranchir de votre injuste loi :
Je m'appartiens encor : ma douleur est à moi ;
Et si j'ai des secrets, loin de vous les apprendre,
Ils doivent au tombeau se perdre avec ma cendre.

OMASIS.

Sous quelque grand forfait seriez-vous accablé ?
La vertu la plus ferme a souvent chancelé.
Mais l'avenir vous reste; il vous promet encore
Cette tranquillité que votre cœur implore.

SIMÉON.

Eh ! que prétendez-vous ?

OMASIS.

Recevoir vos aveux.

SIMÉON.

Je ne le puis.

OMASIS.

Parlez.

SIMÉON.

De quel droit ?

OMASIS.

Je le veux....
Siméon, est-ce à vous de soupçonner mon zèle !

SIMÉON.

Quoi ! rien ne peut fléchir votre rage cruelle !

A mes mortels ennuis croyez-vous prendre part,
En venant dans mon cœur retourner le poignard?
Est-ce votre pitié qui me charge de chaînes.
Qui, trainant un vieillard sur ces rives lointaines,
Du sein de ses foyers l'arrache pour jamais ?
Mettez-vous l'esclavage au rang de vos bienfaits ?
Suis-je votre victime ? et votre humeur altière
Croit-elle assujettir mon ame toute entière ?
Ah ! lorsqu'à votre aspect je tressaillis d'horreur,
Je ne fus point frappé d'une vaine terreur,
Le ciel m'avertissait qu'un jour à votre audace
Je devrais mon opprobre et celui de ma race.

OMASIS.

C'est vous qui m'accusez ! l'ai-je bien entendu ?
Ainsi donc de mes soins tout le fruit est perdu !
Long-tems témoin secret de ce désordre extrême,
Je venais aujourd'hui vous sauver de vous-même;
Et, sourd à mes accents, ingrat à mes bienfaits,
Vous m'ôtez la douceur de vous rendre la paix !
Eh malheureux ! moi seul je pouvais vous la rendre.
Insensé ! contre moi vous osez-vous défendre !
Vous parlez de terreur ! savez-vous bien pourquoi
Mon aspect dans vos sens a répandu l'effroi?
Si d'un trouble imprévu vous ne fûtes point maître,
Combien vous frémiriez si vous pouviez connaître...
Mais il faut vous quitter : j'en gémis. Cependant
Gardez-vous d'écouter un conseil imprudent :
Je sais avec quel art, quelle perfide adresse
A ses lâches fureurs Rhamnès vous intéresse.

Redoutez un courroux las de se contenir ;
(*A part.*)
Je voulais un remords, je n'ai pu l'obtenir !

SCÈNE VI.

SIMÉON.

Qu'exigeait-il de moi ? qu'a-t-il osé me dire !
D'où vient que dans mon cœur ses yeux cherchaient à lire ?
Ai-je donc par mon trouble ou bien par mes discours
Trahi le noir secret qui pèse sur mes jours ?
Quoi ! j'aurais pu, quinze ans muet et solitaire,
Ensevelir mon crime en un profond mystère ;
Et, devant un vieillard enfin désabusé,
Par un autre que moi je serais accusé !
Et j'entendrais tonner sur ma tête coupable !
La malédiction de ce juge équitable !
Ah ! plutôt qu'Omasis instruise son courroux,
Qu'il périsse lui-même, et tombe sous mes coups !
Rhammès m'attend... allons...

SCÈNE VII.

BENJAMIN, SIMÉON.

BENJAMIN.

Qu'une vive alégresse
De ce front ténébreux éloigne la tristesse.
Notre père à l'instant entre dans ces remparts.

SIMÉON.

Que dis-tu ?... quoi !... Jacob !

BENJAMIN.

Mon frère, quels regards!

SIMÉON.

Il vient!... dans quel moment... éternelle justice!

BENJAMIN.

Il te chérit toujours.

SIMÉON.

Et voilà mon supplice!
Sur son sein paternel il peut te recevoir.
Quand j'étais vertueux j'aimais à le revoir;
Maintenant son aspect me glace d'épouvante.

BENJAMIN.

Jacob d'un dieu de paix est l'image vivante;
De tout mortel tremblant il rassure l'effroi:
Mais puis-je à ses regards me présenter sans toi?
Par l'ordre d'Onasis une escorte brillante
Guide vers ce palais sa marche défaillante.
Suis-moi.

SIMÉON.

Ne vient-il pas armé de sa fureur?
N'a-t-il pas devant lui l'ange exterminateur?

BENJAMIN.

A côté de Jacob viens oublier tes peines.

SIMÉON.

Tout mon sang à ce nom s'est glacé dans mes veines?
Laisse-moi.

BENJAMIN.

Quelque crime a-t-il souillé ta main?
Mon frère, un tel remord ne suit que l'assassin!
Mais toi...

SIMÉON.

N'achève pas.

BENJAMIN.

Ton trouble augmente encore!

SIMÉON, *égaré.*

Sais-tu que j'ai promis?

BENJAMIN.

Et quoi donc?

SIMÉON.

Je l'ignore...
Il m'a semblé pourtant qu'on exigeait de moi...
(*Avec terreur.*)
Benjamin, t'ai-je appris ce mystère d'effroi?

BENJAMIN.

Non.

SIMÉON.

Tu m'as rassuré... Mais quoiqu'il en puisse être,
Aux regards de Jacob je ne dois point paraître.

BENJAMIN.

Mon frère!...

SIMÉON.

Garde-toi d'accompagner mes pas.
(*Il sort en désordre.*)

SCÈNE VIII.

BENJAMIN.

Dieu d'Israël! ô dieu! ne l'abandonne pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACOB, BENJAMIN, RUBEN, NEPHTALI, ENFANS DE JACOB.

BENJAMIN.

Le dieu de l'univers, par mes pleurs attendri,
A mes embrassemens rend un père chéri ;
Mes yeux peuvent encor sur ce front vénérable
Lire de la vertu le calme inaltérable !
O toi qu'avec transport je presse sur mon sein,
Le ciel t'a donc permis de revoir Benjamin !

JACOB.

O cher et dernier fruit de l'amour le plus tendre,
A pleurer avec toi je n'osais plus prétendre !
Et, sans t'avoir béni, je craignais que la mort,
Si loin de Benjamin, ne terminât mon sort.

BENJAMIN.

Renais à l'espérance, un grand prince t'honore.

JACOB.

Je lui dois le bonheur de t'embrasser encore !
Va, de tous ses bienfaits c'est le premier pour moi.
Mais comment Siméon n'est-il pas avec toi ?
Craint-il toujours, craint-il de paraître à ma vue ?
La source de ses maux ne t'est donc pas connue ?
Benjamin ! et jamais à ta douce pitié,

A ton cœur fraternel il ne s'est confié?

BENJAMIN.

Depuis que le Seigneur, sourd à notre prière,
Nous force d'habiter cette rive étrangère,
Siméon n'a jamais compté des jours sereins.
Il n'ose à ma jeunesse avouer ses chagrins;
Et lorsque bien souvent ma tendre inquiétude
Allait de sa langueur troubler la solitude,
Mes accens ne pouvaient consoler son ennui.
Mais il pleurait, et moi je pleurais comme lui.

JACOB.

Que tarde-t-il encor? ne sait-il pas qu'un père
A besoin près de lui de sa famille entière?
Qu'il échappe en mes bras à des chagrins nouveaux,
Nous serons moins à plaindre en confondant nos maux!

NEPHTALI.

Mon père, bannissez une importune image.
Eh quoi! de vos enfants le respect et l'hommage,
L'aspect de ce séjour, et les soins généreux
Que vous promet un prince appui des malheureux,
A vos tristes regards rien ne peut faire éclore
D'un jour pur et serein la consolante aurore?

JACOB.

Et n'ai-je pas quitté, sans doute pour jamais,
Des monts de Chanaan les tranquilles sommets?
N'ai-je pas sans retour fui la terre sacrée
A mon aïeul jadis par Dieu même livrée,
Où je vis la lumière, où mes mains au tombeau,

Quand le ciel de leurs jours eut éteint le flambeau,
Mes languissantes mains d'un tel devoir jalouses
Descendirent mon père et deux tendres épouses ;
N'est-ce point de ces bords qu'Abraham irrité
Voit s'enfuir ma vieillesse et sa postérité !
Ai-je bien pu, grand Dieu, toi qui daignes m'entendre,
Abandonner ainsi le dépôt de sa cendre !
Sources du Siloé, berceau de mes aïeux,
Bords où périt Joseph, recevez mes adieux !
Oui, je sens que je touche à mon heure dernière !
Et loin du champ d'Hébron j'achève ma carrière.

NEPHTALI.

Calmez enfin, calmez ce sombre désespoir.

RENJAMIN.

Ces lieux qui te sont chers, tu pourras les revoir.

JACOB.

Jurez-moi d'accomplir mes volontés dernières,
Et de rendre Jacob au tombeau de ses pères ;
A côté d'Abraham, d'Isaac, de Rachel,
Que je dorme à mon tour au sein de l'Éternel.

BENJAMIN.

Oui, par le Dieu vivant nous le jurons ensemble.
Mais pourquoi ce beau jour, ce jour qui nous rassemble
D'un funeste trépas te voit-il t'occuper ?
Peut-être à tant de maux allons-nous échapper !
Cet homme juste et bon que l'Egypte révère,
Aux opprimés si doux, aux méchans si sévère,

Tendra sa main puissante à ton adversité.
J'ose attendre de lui notre félicité !
Je le connais ; il aime, il chérit la vieillesse.
Instruit par mes douleurs que tu répands sans cesse...

JACOB.

Il est donc généreux ?

BENJAMIN.

Aux peuples satisfaits
Un ange du Très-haut verse moins de bienfaits.
Sa voix attendrirait le cœur le plus sauvage ;
L'indulgente pitié lui prête son langage.
Près de lui, recouvrant un calme inattendu,
Tes chagrins...

JACOB.

Tel serait le fils que j'ai perdu.
Tel s'annonçait Joseph à peine en son enfance.
Toi, qui dans le désert succombas sans défense,
Mon fils, unique objet de mes longues douleurs,
Ta main aussi, ta main eût séché tous les pleurs !
Mais tu m'as laissé seul dans une nuit funeste,
Et ta robe sanglante est tout ce qui me reste !

ISSACHAR.

Joseph ! Eh quoi ! jamais ne vous entretenir
Que de sa mort fatale, et de son souvenir !
Aucun de vos enfants, par son zèle sincère,
De vos ennuis profonds ne peut-il vous distraire ?
Et Joseph, dont le sort vous priva sans retour,
A-t-il de notre père emporté tout l'amour ?

JACOB.

Quoi, mon fils, ma douleur vous indigne et vous blesse !
Vous m'osez reprocher un excès de faiblesse ?
Vous m'osez envier jusqu'au plaisir cruel
D'épancher les ennuis de ce cœur paternel ?
Hélas ! depuis quinze ans environné d'alarmes,
Je dérobe à vos yeux la moitié de mes larmes,
Et lorsque malgré moi je gémis devant vous,
J'éveille en votre sein des sentimens jaloux ?
Moi, ne plus vous aimer? Ingrats, ma douleur même
Ne prouve-t-elle pas à quel point je vous aime ?
O mes fils ! écartez un injuste soupçon.
Mais qui peut si long-temps retenir Siméon ?
En vain son désespoir loin de mes yeux l'entraîne,
Je veux le voir ; guidez ma démarche incertaine.

NEPHTALI.

On s'avance vers nous !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS ; AZAEL.

AZAEL.

Étrangers malheureux,
Victimes si long-temps d'un destin rigoureux,
Que vos cœurs à l'espoir s'empressent de renaître.
Devant vous à l'instant Omasis va paraître.

JACOB.

Siméon ne vient point ! Faudra-t-il aujourd'hui
Devant mon bienfaiteur me présenter sans lui ?

Ose-t-il bien me fuir après six mois d'absence ?
Conduit aux bords du Nil par la reconnaissance,
Et pourtant avec peine éloigné de ces lieux
Où le toit d'Abraham, long-temps chéri des cieux,
Versa sur mon berceau ses ombres pacifiques,
Je disais, en quittant mes foyers domestiques :
« Siméon, Benjamin, en de lointains climats
« Attendent que le ciel me ramène en leurs bras ».
J'arrive : Benjamin vient recueillir mes larmes,
Et l'ingrat Siméon méprise mes alarmes.

BENJAMIN.

Tu vas voir Omasis : espère en sa bonté.
Il te ramenera ton fils épouvanté.
Pour ton bonheur sans doute en ces murs il t'appelle.
Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS ; OMASIS, PEUPLE, GARDES.

(*A l'entrée d'Omasis tout le monde se met à genoux ; Jacob, soutenu par Benjamin, va s'y mettre ; mais Omasis court à lui et le relève.*)

OMASIS, *à part.*

O contrainte cruelle !

(*Haut.*)

Respectable vieillard !... vous à mes pieds ?

JACOB.

Seigneur !

OMASIS.

Israël à Dieu seul doit rendre un tel honneur.
Est-ce vous que je vois, vous dont la renommée
Entretint si long-temps mon oreille charmée !
Vous que dans ce palais attendaient tous mes vœux !
Béni soit l'Eternel qui vous offre à mes yeux !
Peuple, qui m'entourez, soutiens de cet empire,
Partagez les transports que ce beau jour m'inspire.
Le glaive de la mort va s'éloigner de nous,
Et le fils d'Abraham habite parmi vous !
A ses rares vertus rendons un juste hommage.

JACOB.

Je ne suis qu'un vieillard : par la faim et par l'âge
Ma languissante vie allait se consumer ;
Je périssais ; vos soins ont su me ranimer.

OMASIS.

J'ai pu sauver vos jours, je bénis ma puissance !
C'est Memphis qui vous doit de la reconnaissance.
Le ciel à votre aspect retire ses fléaux ;
Et le Nil consolé recouvre enfin ses eaux.

JACOB.

Hélas ! puis-je répandre en ma misère extrême
Une félicité que je n'ai plus moi-même.
Le malheur suit mes pas !

OMASIS.

L'Orient étonné
Me vantait cependant votre sort fortuné.
Votre race nombreuse à la vertu fidèle
Jusque dans ces climats nous servait de modèle.

On vous peignait à moi, tranquille en vos foyers,
Comblant le voyageur de dons hospitaliers.
Heureux d'une famille à vous plaire assidue,
Et de la paix du ciel parmi vous descendue.

JACOB.

Jadis, il m'en souvient, à l'ombre du Seigneur,
S'il en est ici-bas, j'ai connu le bonheur.
Dieu sur mes derniers ans jette un regard sévère;
Il délaisse Jacob, et rien ne me prospère.
Maintenant fatigué par les ans et les maux,
Je suis un voyageur qui cherche le repos.
La terre des vivants pour mon âge est stérile;
Abraham près de lui me garde un sûr asile,
Il attend le vieillard.

OMASIS.

A la paix de vos jours
Que manque-t-il encor ? les bienfaits, les secours,
Qu'en ces lieux par mes mains le monarque dispense...

JACOB.

Je vous vois, il suffit... voilà ma récompense,
Cher prince... Pardonnez... Touché de votre aspect,
Peut-être que Jacob a perdu le respect.

OMASIS.

Oubliez mon pouvoir, et près de moi sans crainte
Ecartez les ennuis dont votre ame est atteinte.
Mais vois-je en ce moment tous vos fils rassemblés ?

RUBEN.

O douleur!

NEPHTALI.

Je frémis.

JACOB.

Hélas !

OMASIS.

Vous vous troublez.

JACOB.

Au temps où ma vieillesse au Seigneur était chère
Douze fils dans Jacob reconnaissaient leur père ;
Et tous ensemble heureux de vivre sous mes lois
A ma juste tendresse avaient les mêmes droits.
Dans l'horreur et l'effroi d'une mort imprévue
L'un d'eux, mon cher Joseph, périt loin de ma vue.

OMASIS.

Vous le pleurez toujours ?

JACOB.

A toute heure, en tous lieux,
Son image chérie est présente à mes yeux.
C'était le premier fruit d'une sainte alliance,
Acquise à mon amour par sept ans de constance.
La fille de Laban, Rachel, m'avait donné
Ce fils, si jeune encore, à périr condamné.

OMASIS.

Vos maux se calmeront.

JACOB.

Vos accens pleins de charmes
Pour la première fois ont suspendu mes larmes.
Si votre père encor voit la clarté des cieux,
Comme il doit les prier pour vos jours glorieux !

Qu'il doit chérir un fils dont l'auguste puissance
S'attache tous les cœurs par la reconnaissance.
Vit-il auprès de vous ? est-il dans ce séjour ?

OMASIS.

Oui, le ciel le conserve à mon pieux amour.
Privé de moi, traînant une vie importune,
Il a vu se lever les jours de l'infortune.
Le plus grand des malheurs m'en avait séparé,
Et sur ma longue absence il a souvent pleuré :
Mais l'ange du Seigneur qui le chérit sans doute,
A daigné jusqu'à moi lui tracer une route.
J'ai revu ce vieillard !... j'ai contemplé ses traits
Que rendaient plus touchans et l'âge et les regrets !
Et bientôt, oubliant mes disgraces cruelles,
Mes larmes ont coulé sur ses mains paternelles ;

JACOB.

Quoi! vous l'auriez revu ? Quoi ! dans ces doux momens
Il aurait pu survivre à vos embrassemens ?
L'espoir avait du moins soutenu son courage ..
Je n'en ai plus !... Mon fils, mort à la fleur de l'âge...

OMASIS.

Hélas !

BENJAMIN.

Il s'attendrit !

JACOB.

Vos yeux mouillés de pleurs
S'arrêtent sur les miens! Plaignez-vous mes malheurs

OMASIS, *emporté malgré lui.*

Si je les plains, mon père !...

JACOB.

Ah ! répétez encore.
Lorsque votre pitié si tendrement m'honore,
Le dirai-je ? du sort je crois tromper les coups,
Et qu'un autre Joseph me donne un nom si doux.

OMASIS.

Ah Dieu !

JACOB.

Puisqu'à ce point votre accueil m'encourage,
J'en espère, seigneur, un nouveau témoignage.
Siméon se refuse à mes empressemens ;
Vous seul pouvez calmer ses pénibles tourmens.
S'il a quelques secrets dont il n'ose m'instruire,
Que dans mes bras du moins il se laisse conduire.

SCENE IV.

AZAEL, OMASIS, JACOB, ET SES ENFANS.

AZAEL.

Omasis, paraissez : de vils séditieux
Les armes à la main s'avancent vers ces lieux ;
Rhamnès est à leur tête, et sa coupable audace
Profère contre vous l'insulte et la menace ;
Le traître Siméon, partageant sa fureur...

JACOB.

Siméon !

OMASIS.

Ciel !

JACOB.

O jour d'épouvante et d'horreur!
De son égarement voilà donc le mystère ;
Voilà donc le forfait ignoré de son père !

OMASIS.

Par de lâches conseils dans le piège entraîné ,
Peut-être Siméon n'est-il qu'infortuné.

JACOB.

Je me meurs !

OMASIS.

Juste ciel, veille au moins sur sa vie!
Benjamin , c'est à vous que mon cœur le confie.
Ne quittez point ses pas : vous, peuple, suivez-moi
Et que dans ce palais tout rentre sous ma loi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

JACOB, ISSACHAR, NEPHTALI.

JACOB.

Quoi ! vous me rappelez à la clarté des cieux,
Cruels ? et Siméon va périr sous mes yeux,

ISSACHAR.

Le dieu que nous servons connaît votre disgrace.

JACOB.

Abraham, prends pitié de ta coupable race!

NEPHTALI.

L'espoir nous reste encor.

JACOB.

Non, non, j'ai tout perdu ;
Et sur mes cheveux blancs l'opprobre est descendu!

NEPHTALI.

Rhamnès, dont les complots briguaient le diadême,
Parmi les factieux vient d'être pris lui-même.
L'échafaud l'attendait : son bras désespéré
A prévenu le coup qui l'eût déshonoré.
On dit que Pharaon soupçonnant le perfide,
Dès long-temps surveillait sa fureur homicide ;
Et que du noir complot démêlant les détours,
Lui seul de son ministre a conservé les jours.
Le trépas de Rhamnès peut calmer sa vengeance.

JACOB.

Ah! je n'embrasse point une vaine espérance :
Il n'est plus de pardon! Et déjà dans Memphis
Je vois s'ouvrir la tombe où descendent mes fils!
S'il faut punir, eh bien! qu'on épuise en mes veines
Le reste de ce sang glacé par tant de peines.
Qu'on épargne mes fils! et la mort qui m'attend
Verra Jacob tranquille à son dernier instant.
Je rejoindrai Joseph.

ISSACHAR.

Quelle douleur profonde!

JACOB.

Tout m'abandonne-t-il? resté-je seul au monde?
Où donc est Benjamin?

NEPHTALI.

Mon père, loin de nous,
Il est allé du prince embrasser les genoux.

ISSACHAR.

Vous le savez : mon frère implore sa clémence.

JACOB.

Il a pour supplier les droits de l'innocence.
Mais peut-être à son tour dans les fers retenu...

SCÈNE II.

JACOB, BENJAMIN, ENFANS DE JACOB.

BENJAMIN.

Mon père!

JACOB.

Cher enfant, qu'avons-nous obtenu?

BENJAMIN.

A travers les détours de ce palais immense
Qu'habitent maintenant le deuil et le silence,
La douleur au hasard précipitait mes pas.
J'apperçois Omasis : de farouches soldats
Veulent jusques à lui me fermer le passage.
Je tremble... le Seigneur ranime mon courage.
Je tombe aux pieds du prince, et lui demande en
pleurs
Le pardon du cruel qui cause nos douleurs.
Mon père, quel est donc ce mortel magnanime ?
Il me tend une main où ma bouche s'imprime,
Et promène sur moi des regards languissants
Qui semblent m'appeller dans ses bras caressants.
Tout-à-coup il s'arrête, et d'une voix plus fière :
« Benjamin, m'a-t-il dit, allez rejoindre un père ;
« Contre son désespoir il faut le secourir.
« Moi-même à ses regards j'irai bientôt m'offrir :
« Allez. » Et moi je viens, par un récit fidèle,
Consoler, s'il se peut, ta tristesse mortelle.

RUBEN.

Osons tout espérer !

JACOB.

Et quoi, cher Benjamin,
Il a daigné me plaindre, et te tendre la main !

BENJAMIN.

Il n'a point démenti sa noble bienfaisance.

JACOB.

Pourrai-je sans frémir supporter sa présence ?
Mais sa garde s'approche !... O ciel!

SCÈNE III.

OMASIS, JACOB, SES ENFANS; GARDES.

OMASIS.

Vous me fuyez ?
Vous détournez de moi vos regards effrayés ?

JACOB.

Quand malgré vos vertus qui devaient le confondre,
L'ingrat...

OMASIS.

De son forfait est-ce à vous de répondre ?

JACOB.

Ne pourrai-je le voir ; entendre encor sa voix ?
J'en rougis : mais l'ingrat m'était cher autrefois.

OMASIS.

Et bien ! vous le verrez : gardes, à l'instant même
Amenez Siméon.

BENJAMIN.

O clémence suprême!

JACOB.

Ma douleur à regret ose vous supplier.

OMASIS.

Puisse-t-il vous répondre, et se justifier !
Moi-même je l'aimais, et j'avais lieu de croire
Que, de tous mes bienfaits conservant la mémoire,
Il n'aurait point trahi votre sang glorieux,
Ni prêté son secours à de vils factieux.

Le châtiment de près a suivi leur audace ;
Votre fils seul attend son supplice ou sa grace.
Je lirai dans son cœur, et mes yeux sans effort
Sauront y démêler la haine ou le remord.

JACOB.

Ah ! plus je vous entends, et plus contre ce traître...

OMASIS.

Retenez ce transport, votre fils va paraître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS ; SIMÉON.

JACOB, *en voyant Siméon enchaîné.*

Quelle morne pâleur défigure ses traits !

BENJAMIN.

Comme il semble abattu sous le poids des regrets !

JACOB.

Malheureux, dans ta rage impie et meurtrière
Tu ne songeais donc pas qu'il te restait un père ?

SIMÉON.

Mon crime me défend de vous donner ce nom ;
Et Jacob désormais n'est rien pour Siméon.
Voilà de mes forfaits la digne récompense !

JACOB.

Ainsi mon souvenir et la reconnaissance...

SIMÉON.

Qu'on me mène à la mort !

JACOB.

Qu'oses-tu dire, ô ciel ?

Quoi ! lorsque tu fuyais loin des yeux d'Israël,
Lorsque je t'apportais mes soins et ma tendresse,
D'un opprobre éternel tu couvrais ma vieillesse !
Pour te souiller d'un crime inconnu jusqu'à toi,
Lâche, dans ce palais n'attendais-tu que moi ?
Ne devais-je quitter mon antique patrie
Que pour être témoin de ton ignominie ?
Misérable, réponds, quelle indigne fureur ?...

SIMÉON.

Je ne puis échapper aux coups d'un dieu vengeur ;
Sa malédiction, trop long-temps enchaînée,
Doit fondre sur ma tête au trépas condamnée ;
Mon repentir, mes pleurs ne pourront le calmer.
D'un mortel vertueux que je n'ose nommer
J'allais trancher les jours !... Grace au ciel il respire,
Et je marche à la mort ! Mais avant que j'expire,
Il faut vous révéler un mystère odieux,
Et déchirer le voile étendu sur vos yeux.
Vous ne connaissez pas encore tous mes crimes.

JACOB, *à part.*

Que va-t-il dire ? hélas !

SIMÉON.

Il est d'autres victimes...

JACOB.

Ah ! tu m'as fait frémir... Quel sinistre regard !

ISSACHAR.

Oses-tu dans son sein enfoncer le poignard ?
Par pitié pour toi-même, et pour son infortune...

SIMÉON.

Je veux parler.

NEPHTALI.

Cruel !

SIMÉON.

Mon secret m'importune.
Ce fils dont vous pleurez le destin rigoureux,
Joseph...

OMASIS, *l'interrompant.*

On m'avait dit que des monstres affreux...

SIMÉON.

Non, il n'est point tombé victime de leur rage ;
Ils auraient épargné sa candeur et son âge.
Un monstre plus cruel jouït de son effroi,
S'abreuva de ses pleurs ; et ce monstre, c'est moi !

JACOB.

Misérable !

SIMÉON.

Oui, moi seul, en qui la jalousie
Alluma cette horrible et sombre frénésie.
Vous n'aimiez que Joseph; vos regards complaisants
Ne voyaient que Joseph parmi tous vos enfants :
Il vint ; je le saisis : ma main désespérée
Déjà levait le fer sur sa tête abhorrée ;
Nephtali le sauva de mes barbares coups :
Mais, soustrait à mon glaive et non à mon courroux,
Votre fils, tout chargé d'odieuses entraves,
Vendu par moi, ploya sous le joug des esclaves.
Il partit : d'un bélier ma main perça le flanc ;
La robe de Joseph fut teinte de son sang :

Cette main vous l'offrit.

NEPHTALI.

O cieux inexorables !

SIMÉON.

Punissez-moi !

ISSACHAR.

Frappez, nous sommes tous coupables ;
Nous avons tous formé ce complot odieux.
Nephtali seul a craint, et son père, et les dieux.

OMASIS.

Et vous avez quinze ans par un noir artifice
De ce digne vieillard causé le long supplice ?
Contre un frère, un enfant, qui put vous animer ?
Tout son crime peut-être était de vous aimer.

JACOB.

Quoi, tandis que le deuil, la honte, l'esclavage,
De sa jeunesse en pleurs étaient le seul partage,
Je vivais entouré de ses bourreaux affreux !
Mes bénédictions se répandaient sur eux.
O mon fils bien aimé ! moins heureux que nos pères,
Nous mourrons tous les deux aux rives étrangères.

OMASIS.

Peut-être le Seigneur a-t-il veillé sur lui.
Ne désespérez pas de l'immortel appui.
Peut-être qu'en dépit d'un destin trop funeste,
Ses yeux s'ouvrent encore à la clarté céleste...

JACOB.

Que dites-vous?... Mais, non... errant, chargé de fers,
Sans doute il a péri des maux qu'il a soufferts.

OMASIS.

Dieu couvre ses desseins d'un voile impénétrable ;
Vous ne l'ignorez pas ?

JACOB.

D'un père déplorable
Il aurait eu pitié !

OMASIS.

Par son bras soutenu,
Si votre fils bientôt à vos pieds revenu...

JACOB.

Se pourrait-il ? O Dieu, que ma vieillesse implore,
Rends-moi, rends-moi mon fils !

OMASIS.

Eh bien ! il vit encore !

SIMÉON.

Dieu !

OMASIS.

Ce fils, de vos bras trop long-temps exilé,
Au faîte des grandeurs en ces murs appelé...

JACOB.

Achevez !

OMASIS.

Il vous parle ; il revoit son vieux père !
Je suis Joseph !

TOUS.

Joseph ! ! !

JOSEPH.

Oui, Joseph, votre frère,
Que vos mains autrefois pour l'Égypte ont vendu,

Dont vous pleurez la perte, et qui vous est rendu.

JACOB.

Tu serais !... Je succombe à l'excès de ma joie !

JOSEPH.

Quelle sombre paleur sur ses traits se déploie !

SIMÉON.

Joseph ! mon frère ! ô ciel ! tu nous serais rendu !
Eh ! je l'assassinais après l'avoir vendu !

JOSEPH, *à Jacob.*

Voyez votre Joseph !

JACOB.

O justice éternelle,
Ne veux-tu point tromper une ame paternelle.
Toi que j'ai tant pleuré, toi que j'ai tant chéri,
Sens-je battre ton cœur près du mien attendri ?
Laisse-moi m'assurer... que mes mains défaillantes...
Voilà ses traits, ses yeux, ses graces si touchantes !.
C'est Joseph !... Dieu puissant ! pour dernière faveur
Permets que je survive à l'excès du bonheur !
Ainsi donc des ingrats la noire intelligence...

JOSEPH.

Eh ! dans ce jour heureux il n'est plus de vengeance.
Vous, le fils d'Abraham et l'époux de Rachel,
Mon père, oubliez tout à l'exemple du ciel ;
Au nom de vos malheurs, par vos pieds que j'embrasse
De ces infortunés accordez-moi la grace !

JACOB.

Tu veux...

JOSEPH.

Que leurs remords ne soient pas superflus.

JACOB.

Je suis père, Joseph!

BENJAMIN.

Tu ne pleureras plus!

JOSEPH.

Il brille donc, ce jour imploré par mes larmes!
Mes frères, avec moi goûtez-en bien les charmes.
Toi sur-tout, Siméon, le plus infortuné,
Viens sur mon cœur.

SIMÉON.

Qui? moi!

JOSEPH.

Joseph t'a pardonné.
Cher Benjamin, ta voix et plus douce et plus tendre
D'un malheureux encor se fera mieux entendre;
Va, rends-moi son amour.

BENJAMIN.

Quand tout est oublié,
Ne baisse plus, mon frère, un front humilié:
Regarde au moins Joseph, qui te plaint et qui t'aime.

SIMÉON.

O vertu! ton pouvoir me rend-il à moi-même?
M'est-il enfin permis de renaître au bonheur?
Ma faute a trouvé grace aux regards du Seigneur;
Il a de Siméon détourné sa colère.
Prince trop généreux...

JOSEPH.

Appelle-moi ton frère.

SIMÉON, *à Jacob.*

Et vous dont si long-temps j'empoisonnai les jours ;
O vous que je fuyais, et que j'aimais toujours !
Mon père, de quel œil revoyez-vous encore
Un fils dont la douleur en tremblant vous implore ?
Faut-il qu'à vos regards cachant un criminel...

JACOB.

Viens te réfugier dans le sein paternel ;
J'ai pitié du remords où ton cœur s'abandonne,
Et c'est devant Joseph qu'Israël te pardonne.

JOSEPH.

Mais nous, dans nos transports, louons le Tout-Puissant
Dont l'invisible bras veille sur l'innocent.
(*D'un ton inspiré.*)
Ecoutez, Israël : Votre race féconde
Comme un cèdre superbe ombragera le monde ;
Vos derniers descendans, plus nombreux mille fois
Que les sables des mers, que les feuilles des bois,
Que ces astres roulans allumés sur nos têtes,
Par-delà le Jourdain étendront leurs conquêtes.
Dieu l'a dit : et ce Dieu qui m'inspire aujourd'hui,
Ce Dieu, qui pour vos fils réserve son appui,
Doit à leurs bras vainqueurs confier son tonnerre,
Et jeter à leurs pieds tous les rois de la terre.
Cependant Almaïs d'un frère malheureux
Déplore loin de nous le trépas rigoureux ;

Allons sécher ses pleurs. Pharaon, pour asile,
Vous donne de Gessen la terre si fertile;
Cet autre Chanaan, d'âge en âge vanté,
Doit posséder Jacob et sa postérité.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.